

« Time is out of joint » : l'époque est désarticulée, hors de ses gonds, disjointe. Le temps et l'espace aussi. Et nos vies, par conséquent. J'avoue, commencer ce texte par la plus célèbre citation de Shakespeare, extraite d'Hamlet, c'est pompeux. La petite amie d'Hamlet s'appelle Ophélie. Comme moi avant que je ne m'appelle Lili. Au commencement, j'ai trois prénoms : Ophélie, Georgette et Gabrielle. Georgette et Gabrielle sont mes arrière-grand-mères. Le surnom Lili m'a été donné une nuit par José, un garçon rencontré dans un bar à Paris. Des années plus tard, il est devenu le père de Sidharta, le fils de ma meilleure amie à l'époque, Cécile. C'était en 1995, je crois, la nuit où je suis devenue Lili. Le temps est plus désarticulé aujourd'hui qu'en 1995, et plus encore qu'en 1623, l'année où Shakespeare fit dire à Hamlet : « Time is out of joint ».

Au mois d'août 2025, j'ai reçu - de façon sporadique, arythmique - des bribes, des fragments d'idées, des bouts de textes, des portfolios, des biographies, des photographies, des vidéos, des instructions, pas spécialement dans cet ordre. J'avais demandé à Alex et Xheneta de m'envoyer « des choses ». On avait un peu parlé au téléphone : j'étais en train de regarder la mer, en Bretagne, je crois qu'elles étaient en Suisse et qu'elles revenaient d'un voyage au pays de Xheneta. Shakespeare, il ne pouvait pas discuter avec des gens qui étaient loin de lui, dans un autre pays. Et moi, en 1995, quand j'étais encore Ophélie, je ne pouvais pas regarder des vidéos ou des portfolios envoyés par Swisstransfer, ni recevoir ou lire des e-mails. Mais cet été, le transfert d'informations par voie informatique fonctionnait très bien. J'ai essayé d'assembler au fur et à mesure les fragments que j'avais reçus, de les articuler, comme Hamlet entreprend la tâche vaine de réarticuler l'époque désarticulée. J'étais face à des morceaux de biographie, de vie, parfois administrative, factuelle (le CV, le portfolio), parfois intime (les textes, les intentions, les montages en cours, les œuvres en train de se faire). Et puis mes souvenirs : les deux années de travail avec Xheneta et Alex, les discussions dans leur atelier à la Head, le vernissage de leur exposition à Sankt-Gallen : c'était l'année dernière en hiver, il faisait froid et nuit. Retour en août 2025 : il fait chaud, je travaille assise dans une caravane, au milieu d'un grand jardin où il y a des camélias, des rosiers, des hortensias et des palmiers. Dans les années 1960 et 70, les marins bretons qui partaient sur les navires langoustiers en Mauritanie ramenaient des essences d'arbres exotiques qu'ils replantaient dans les jardins, et puis ça a proliféré, jusqu'à aujourd'hui. Ils ne prenaient pas de photographies : les plantes étaient une manière de se souvenir des endroits où ils avaient voyagé et de raconter à leurs familles restées à terre ce qu'ils y avaient vu. Souvent ces marins étaient des personnes très pauvres. Avant d'embarquer sur les langoustiers, beaucoup n'étaient jamais allés plus loin qu'à une trentaine de kilomètres de chez eux, et la plupart ne savait pas nager.

Dans la caravane, il y a mon ordinateur connecté à internet. Mes lectures de ce qu'Alex et Xheneta m'envoient sont entrecoupés d'images, d'articles, de posts sur ce qui arrive. Les récits, les informations se chevauchent. Le génocide palestinien, l'éradication et la confiscation de Gaza. « *J'aimerais aborder ma relation à la langue farsi à travers une chanson d'amour. Ghahr o Ashti de Siavash. Je la décortique et la traduis, pour parler symboliquement de ma relation à la langue farsi et son apprentissage : un amour doux et*

*amer, entre la lutte et la réconciliation.* » La vague de chaleur et les feux de forêts en Albanie. « *Je suis allée un moment au pays (en Macédoine du Nord) pour voir ma famille et me ressourcer. Ma cousine m'a emmenée dans le village où elle habite. J'ai pu y tourner quelques plans sur lesquels je travaille actuellement. Des rushs dans ce village, des images des mains de ma grand-mère, une vidéo verticale de ma mère jouant du daf, et surtout un audio qu'elle m'a envoyé. Elle y raconte comment elle a été ensorcelée.* » L'intervention de la garde républicaine à New York et bientôt Chicago pour pourchasser les personnes migrantes et priver celles qui voudraient les aider de toute possibilité de le faire. « *Cette œuvre sonore et vidéo prend comme point de départ un geste familier : le beshkan. Un langage à part entière, fait d'émotions et de souvenirs, qui relie l'intime et le collectif comme les voix d'une chorale.* » La situation en Iran après les frappes américaines et israéliennes du mois de juin. « *I am inviting several friends and family members to send me a video of themselves performing this gesture. You only need to film yourself with your phone, in a fixed horizontal shot, for one minute. The rhythm, variations, and framing are completely up to you. You can also choose the place.* » Le blocage parlementaire au Kosovo. « *Une grille de bois de construction, à la fois repère et fondation. Une structure avec des vides, des manques, des lacunes qui l'empêchent d'être tout à fait un socle. Une base incomplète, marquée par les zones vides, comme des fragments manquants dans la mémoire et la transmission.* » La boule de feu qui a traversé le ciel au Japon, etc. J'existe au milieu de ce monde disjoint et j'essaie de produire un texte qui puisse faire vivre tout ça ensemble, un court récit qui permettrait de saisir que tout cela, toutes ces choses peut-être sans rapport, arrivent et me traversent au même moment. Au moyen de quelques phrases qui forment ce qu'on appelle traditionnellement un communiqué de presse, je réarticule toutes ces informations qui me sont parvenues simultanément. Le but est d'accompagner, le temps de leur existence publique dans « l'art », les fragments d'expériences et les émotions transmises par Alex et Xheneta, avant qu'elles ne s'éloignent à nouveau.

La distance. C'est le matériau des œuvres d'Alex et Xheneta. Un matériau hypersensible, photosensible, technosensible. La technologie simule une atténuation momentanée de la distance : des moments de vie jaillissent d'un tout autre contexte, d'une autre histoire, d'autres mondes. On se parle au téléphone, on s'envoie des vidéos, des chansons, on raconte des souvenirs, des anecdotes, des apparitions, on joue de la musique. Des fragments de corps et des mains apparaissent, qui se collent à l'écran comme des papillons de nuit sur une surface lumineuse, forment un groupe compact, à l'unisson, voué à se disperser à nouveau, se volatiliser, disparaître pour laisser place à un écran noir, et on recommence. Les histoires sont anciennes et ancrées dans la tradition, la famille, les villages, elles ont une longévité, elles circulent et circuleront encore longtemps, mais le moment de leur réincarnation, leur ré-énonciation ailleurs, est fugitif, bref. Rien n'est figé, rien n'est « pour toujours ». Tout est précaire, mais dans cette précarité il y a une intensité : ce sont les émotions qui percutent l'inexorable cours du temps et la mesure implacable de l'espace.

L'amour. C'est un autre matériau de leurs œuvres, lui aussi hypersensible. Je ne sais pas si je sais écrire sur l'amour. Siavash, le chanteur pop iranien, me regarde avec ses grands yeux clairs dans la fenêtre flottante Youtube, sur l'ordinateur depuis lequel j'écris. Je ne suis plus dans la caravane dans le jardin. Je suis à Paris, assise à mon bureau, il fait gris, on est en septembre. La mélodie de Ghahro Ashti, la rythmique, la production électronique : je suis une machine à danser, fredonner, je repasse Ghahro Ashti en boucle. « La vie est si belle / Il n'y a pas de nuages dans le ciel / Pourquoi tu me prends la tête ». Je repasse et je repasse le refrain, entêtant comme la prière égrenée par la mère de Xheneta : « Il n'y a pas de divinité digne d'adoration en dehors d'Allah », prière qui est pour moi, ignorante de toute forme de foi, presque un poème d'amour. L'amour peut être fugitif ou pour la vie, il est traversé par des événements, des sautes d'intensité, des fulgurances. On veut qu'il soit éternel mais il ne fait que passer, il reste plus ou moins longtemps, comme les djinns qui sont venus s'installer dans le corps de la mère de Xheneta, puis sont repartis. Rien n'est figé, rien n'est « pour toujours ». Tout est précaire, mais dans cette précarité il y a une beauté : c'est la vulnérabilité de l'amour qui le rend si précieux, infiniment désirable.

La transmission. C'est l'ensemble des moyens par lesquels Alex et Xheneta partagent des expériences et des histoires dérivées de leur identités séquencées, en Suisse, en Iran, en Macédoine, en Albanie. Il ne s'agit pas seulement de collecter des récits, mais de leur donner une existence formelle, de les médiatiser, les traduire. Un peu comme les arbres plantés par les marins bretons racontaient ce qu'ils avaient vécu à ceux qui ne l'avaient pas vécu et ne le vivraient jamais. Bien sûr, l'histoire restait incomplète, mais il se produisait quelque chose, un petit événement qui tranchait la continuité des existences. La totalité, le tout, ce n'est pas possible : les vies dont il est question ici sont déjà scindées, fragmentées, « out of joint ». C'est très émouvant, la sophistication et l'ingéniosité des montages et des stratagèmes qu'Alex et Xheneta emploient pour restituer ces histoires disparates, énigmatiques, parcellaires, afin qu'elles continuent à vivre, altérées par ces nouveaux contextes d'énonciation. Ce ne sont pas les histoires originales ou authentiques, ce sont les histoires bricolées, rafistolées, importées et compressées en vue de leur circulation et leur dissémination dans le monde. Rien n'est figé, rien n'est pour toujours. Tout est précaire, mais dans cette précarité il y a une générosité, un don : c'est un partage, pour que je ne reste pas ignorante, indifférente. Pour ce que je ne vis pas et ne vivrai jamais fasse quand même partie de ma vie, l'affecte et la modifie à tout jamais. Pour créer une communauté, un lien, même fragile et provisoire, dans ce monde disjoncté, désarticulé.

Lili Reynaud Dewar